



**HAL**  
open science

## La réalité en tant qu'expérience construite et relative

Patricia Signorile

► **To cite this version:**

Patricia Signorile. La réalité en tant qu'expérience construite et relative. Concepts en dialogue. Une voie pour l'interdisciplinarité. Direction et préface Odina Benoist, Jean-Yves Chérot, Hervé Isar, 2018. hal-02084219

**HAL Id: hal-02084219**

**<https://hal.science/hal-02084219>**

Submitted on 3 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« La réalité en tant qu'expérience construite et relative »,  
22 février 2016  
Patricia SIGNORILE**

*« Toute vérité franchit trois étapes. D'abord, elle est ridiculisée. Ensuite, elle subit une forte opposition. Puis elle est considérée comme ayant toujours été une évidence. »  
Arthur Schopenhauer, L'Art d'avoir toujours raison*

*« La conception que tout individu a du monde est et reste toujours une construction de son esprit, et on ne peut jamais prouver qu'elle ait une quelconque autre existence. »  
Erwin Schrödinger, L'Esprit et la Matière*

En philosophie le concept de réalité appartient à une catégorie ontologique, c'est-à-dire qui concerne l'être. La vérité s'inscrit dans une catégorie logique et gnoséologique, qui a trait au langage et à la connaissance. Les choses sont réelles ou irréelles. Ce que l'on en dit est vrai ou faux.

Selon Spinoza, *« la première signification (...) de Vrai et de Faux semble avoir tiré son origine des récits ; et l'on a dit vrai un récit quand le fait raconté était réellement arrivé ; faux, quand le fait raconté n'était arrivé nulle part. Plus tard, les philosophes ont employé le mot pour désigner l'accord d'une idée avec son objet ; ainsi, l'on appelle idée vraie celle qui montre une chose comme elle est en elle-même ; fausse celle qui montre une chose autrement qu'elle n'est en réalité. »*<sup>1</sup>

En règle générale, le lien entre la réalité et la vérité s'établit, si ce que l'on dit de la réalité est vrai ou faux, en fonction de ce qui existe ou n'existe pas. Autrement formulé, il semblerait que la réalité soit un critère de la vérité. Est vraie, la pensée ou la proposition dans laquelle les choses et leurs relations sont représentées telles qu'elles sont dans la réalité. D'où la définition de Saint Thomas d'Aquin, *« la vérité est l'adéquation de la pensée et des choses »*.

Le binôme réalité / vérité demeure un étrange objet de recherche pour la philosophie. Toute définition de la vérité comme de la réalité est circulaire parce que chaque définition enveloppe des difficultés qui conduisent à une autre définition. Mais c'est précisément en parcourant les difficultés de cette recherche, que s'est construite l'histoire de la philosophie et les questions pour les philosophes sont ainsi plus importantes que les réponses.

D'abord, il faut distinguer, selon Platon, le monde des apparences sensibles, changeant, insaisissable et en perpétuel devenir, et au-delà, invisible du monde intelligible, celui des Idées éternelles et immuables, qui serait le lieu du Vrai en soi. Ce monde des Idées est celui des archétypes, des modèles, c'est le monde du Bien ou de l'Être d'où procèdent toutes choses. Le monde sensible, voué à la finitude, ne doit sa réalité qu'à sa participation au monde intelligible dont il est la copie ; cependant l'imitation ne possède pas le même degré d'être que le modèle.

En distinguant la réalité telle qu'elle nous apparaît de ce qu'elle est en vérité, en postulant que tout ce qui existe dans le monde quotidien sous la modalité du paraître est fait à l'imitation du

---

<sup>1</sup> Baruch Spinoza, *Les principes de la philosophie de Descartes*, nouvelle édition augmentée, chapitre VI, de l'Un, du vrai et du Bien, p. 184, Arvensa Editions, 2015

monde intelligible, de l'Être en soi, Platon critique les connaissances qui sont fondées sur la sensation et l'empirisme, et oppose la stabilité du véritable savoir aux changements de l'opinion. Selon Platon, l'homme n'est pas la mesure de toutes choses comme le prétendait le sophiste Protagoras, puisqu'une telle mesure ne peut se trouver que dans le monde transcendant des Idées.

Partant de la critique de la théorie platonicienne des Idées et de la théorie pythagoricienne des nombres, Aristote s'appuyait sur des réalités dans le monde de l'expérience et des individus. Celles-ci sont des êtres véritables, dont les Idées n'expriment que des propriétés plus ou moins générales, des genres à différents degrés, inséparables et sans existence propre, ou encore des relations qui ne sauraient pas exister sans leurs sujets, les causes efficientes devant être considérées, comme les individus eux-mêmes, dans la nature où elles se produisent. Aristote procédait en remontant de causes en causes, de mouvements en mouvements. Il concevait un monde éternel, un procès à l'infini des phénomènes jusqu'à la cause suprême.

L'opposition initiée par ces deux philosophes entre réalisme et nominalisme parcourt toute l'histoire de la philosophie. La scolastique médiévale reprendra ce débat lors de la célèbre querelle des universaux à propos des types, des propriétés ou des relations qui possèdent un caractère universel. Puis, le débat réapparaît au sein de la philosophie analytique à partir du xxe siècle, notamment avec Bertrand Russell, qui défend une position d'inspiration aristotélicienne.

Aristote a fondé sa logique sur la notion de prédicat. Un prédicat -soit un attribut-, c'est ce qui est affirmé d'un sujet ; dans la phrase « Socrate est mortel », « Socrate » est sujet, « mortel » prédicat. Or un prédicat peut être attribué à des sujets différents : Socrate est mortel, Callias est mortel. Les genres, soit les idées générales ou les classes englobant plusieurs espèces, par exemple comme la mortalité, sont des choses universelles prédicables. Comme l'écrit Aristote, « *il y a des choses universelles et des choses singulières. (Il) appelle "universel" ce dont la nature est d'être affirmé de plusieurs sujets, et "singulier" ce qui ne le peut. Par exemple, "homme" est un terme universel, et "Callias" un terme individuel.* »<sup>2</sup>

Porphyre de Tyr, qui fut l'élève de Plotin, a résumé la nature de la querelle des universaux. Dans l'*Isagoge*, il écrit qu'en « *ce qui concerne les genres et les espèces, la question est de savoir si ce sont des réalités subsistantes en elles-mêmes ou seulement de simples conceptions de l'esprit, et, en admettant que ce soient des réalités substantielles, s'ils sont corporels ou incorporels, si, enfin, ils sont séparés ou ne subsistent que dans les choses sensibles et d'après elles.* »<sup>3</sup>

La solution proposée par Boèce est hybride. Pour lui, les universaux sont à la fois intelligibles et substantiels. Dans la réalité, ils ont une existence singulière et ont une réalité universelle dans l'esprit. Ils existent aussi en Dieu sous forme d'idées divines. Ce réalisme modéré sera prolongé par Thomas d'Aquin. Mais Boèce a introduit une distinction entre les formes générales du langage et les choses visées dans le discours. Quant à la position de Jean Scot Erigène, elle relève du réalisme des universaux. Pour lui le particulier est un agglomérat de propriétés universelles. Pour Guillaume d'Ockham seuls les concepts qui correspondent à des individus réfèrent à des choses existantes. Le reste n'est que langage. Les universaux n'existent pas, même pas dans l'esprit. Il n'y a donc d'existant que des individus et du langage.

---

<sup>2</sup> *De l'interprétation*, 7, trad. J. Tricot., Vrin, 1969

<sup>3</sup> *Isagoge*, I, 9-12, trad. Alain de Libera et A.-Ph. Segonds, Vrin, 1995

Dans la perspective cartésienne, les états de conscience existent, et par là même le sujet existe puisqu'il les éprouve. Mais toute autre connaissance, toute réalité extérieure au moi et à sa pensée, nécessite une démonstration métaphysique pour trouver son fondement. Il y a des connaissances certaines, déductives et évidentes, composées d'idées claires mathématiquement enchaînées, mais elles sont vraies plutôt que réelles. Or de la vérité à la réalité, il n'existe pas de lien direct et nécessaire, excepté celui qu'autorise la foi en la vérité divine. Les idées claires et distinctes, sont des idées vraies qui sont des créations de Dieu. Elles représentent immédiatement des natures simples, autrement dit des réalités. C'est le cas, par exemple, de l'idée d'étendue qui construit la réalité matérielle et de l'idée de pensée, laquelle constitue la réalité spirituelle.

Par la suite, l'analyse critique de la connaissance, commencée par Descartes, poursuivie par Locke, Leibniz, Berkeley, Hume et Kant n'a pas cessé d'accentuer cette distinction entre la vérité de la connaissance et le fait de saisir l'être en soi de la réalité. Cette distinction trouve d'ailleurs son point culminant dans le criticisme kantien ; si un jugement est vrai on peut dire que ce qu'il énonce est réel. Seulement la philosophie critique pose la *veritas cognoscendi* comme première, et la *veritas essendi* ou l'être comme subordonné à celle-ci.

Le mot « vérité » s'est donc de plus en plus appliqué à la connaissance jusqu'à ce que Nietzsche constate qu'« *il y a plus de vérité dans n'importe quel petit point d'interrogation placé après (les) formules préférées et (les) théories favorites [...] que dans toutes (les) attitudes et (les) déclarations pompeuses devant procureurs et tribunaux.* »<sup>4</sup>

La notion de vérité semble être d'emblée marquée par une tension entre son unicité et la diversité de ses aspects. En effet, il existe différentes sortes d'accès à la vérité, par la raison, les sens ou l'intuition, mais aussi diverses sortes d'énoncés vrais et d'interprétations. Une vérité de fait, telle « il neige », diffère d'une vérité conventionnelle, telle que peut l'être une vérité mathématique comme «  $2 + 2 = 4$  ». Dans chaque cas, la vérité peut être comprise comme conformité d'un énoncé à un réel donné dans le premier cas, conformité d'un énoncé à ses propres lois formelles et construites dans le second.

Par ailleurs, la notion de vérité est également marquée par son unicité. Si l'expression « les croyances » est courante dans l'application langagière, chacun admettant aisément la pluralité et la diversité des croyances, en revanche la notion de vérité s'accommode avec difficulté du pluriel et de toutes formes de relativisme. Si chacun possède sa version de la vérité, alors la vérité n'existe pas. La notion de vérité ne paraît avoir de sens que dans la mesure où elle est unique et universelle. Or ce sens se heurte à une double menace : celle des transformations du réel et celle de l'arbitraire des conventions formelles. Si je dis « il neige », ce ne sera pas toujours vrai, et si je dis «  $2 + 2 = 4$  », le résultat peut être différent dans l'hypothèse d'un changement de base arithmétique.

Alors comment concilier l'idéal d'unicité stable de la vérité avec les changements de ce qui se donne pour vrai et réel ? N'y a-t-il de vrai que ce qui est stable et fixe, ou bien existe-t-il également une vérité et une réalité du mouvant et du changeant, validant ainsi le constat d'Héraclite d'Ephèse, « rien n'est permanent, sauf le changement »?

---

<sup>4</sup> *Par-delà le bien et le mal*, coll. 10/18

Le mot « réalité », est un terme dont l'usage premier est attribué à Jean Duns Scot<sup>5</sup>, de *realis* « réel », en ce sens qu'il désigne l'existence effective d'une chose et par extension tout ce qui est admis pour vrai.

Cependant, selon Pascal, « nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses », et plus loin « tous ces passages ensemble [des psaumes et des prophètes] ne peuvent être dits de la réalité ; tous peuvent être dits de la figure ; donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure. »<sup>6</sup> Paradoxale situation que celle de la réalité qui se trouve mise en débat dans son existence, d'autant que Montesquieu démontre à propos des « (...) lois, (qu') il faut raisonner de la réalité à la réalité, et non pas de la réalité à la figure, ou de la figure à la réalité »<sup>7</sup>. Plus tard, Durkheim<sup>8</sup>, accentuera la difficulté en introduisant une dichotomie entre les jugements de valeur et les jugements de réalité, les uns désignant l'évaluation, les autres la compréhension. De plus, selon le freudisme, il existe un principe de réalité qui désignerait une réalité psychique qui, elle, serait à l'épreuve de la réalité.

En outre, à la difficulté philosophique de cerner l'être de la réalité et de la vérité, s'en superpose une autre qui est celle du concept contemporain de « réalité virtuelle ». Cette expression, attribuée à Antonin Artaud dans *Le Théâtre et son double*, démontre que le théâtre crée une « réalité » dans l'espace et le temps du spectateur. Cependant, afin de faire cesser toutes polémiques, Pierre Lévy et Gilles Deleuze ont rappelé que le contraire de « virtuel » est « actuel » et non « réel », dans ce sens que ce qui est virtuel est en puissance, c'est-à-dire sans effet actuel.

Pour autant, le virtuel demeure une composante de la réalité. C'est, selon Maurice Benayoun, « le réel avant qu'il ne passe à l'acte »<sup>9</sup>, avant qu'il ne s'actualise. Ce créateur introduit ainsi l'idée qu'un en deçà de la représentation précéderait son actualisation. L'expression « réalité virtuelle » ne peut donc pas être considérée comme un oxymore. En définitive, la formulation la plus adéquate serait celle de « virtualité réaliste ».

---

<sup>5</sup> *Signification et vérité. Questions sur le Peri hermeneias d'Aristote*, trad. G. Sondag, Éditeur : Vrin, Collection : « Translatio », 19 janvier 2009

<sup>6</sup> *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*, numérisé, La compagnie, fr. 230

<sup>7</sup> *L'esprit des lois*, Éditeur Lavigne, 1844, 400, Numérisé, 7 févr. 2014

<sup>8</sup> En effet, « Si donc l'homme conçoit des idéaux, si même il ne peut se passer d'en concevoir et de s'y attacher, c'est qu'il est un être social. C'est la société qui le pousse ou l'oblige à se hausser ainsi au-dessus de lui-même, et c'est elle aussi qui lui en fournit les moyens. Par cela seul qu'elle prend conscience de soi, elle enlève l'individu à lui-même et elle l'entraîne dans un cercle de vie supérieure. Elle ne peut pas se constituer sans créer de l'idéal. Ces idéaux, ce sont tout simplement les idées dans lesquelles vient se peindre et se résumer la vie sociale, telle qu'elle est aux points culminants de son développement. On diminue la société quand on ne voit en elle qu'un corps organisé en vue de certaines fonctions vitales. Dans ce corps vit une âme : c'est l'ensemble des idéaux collectifs. Mais ces idéaux ne sont pas des idéaux abstraits, de froides représentations intellectuelles, dénuées de toute efficacité. Ils sont essentiellement moteurs ; car derrière eux, il y a des forces réelles et agissantes : ce sont les forces collectives, forces naturelles, par conséquent, quoique toutes morales, et comparables à celles qui jouent dans le reste de l'univers. L'idéal lui-même est une force de ce genre ; la science en peut donc être faite. Voilà comment il se fait que l'idéal peut s'incorporer au réel : c'est qu'il en vient tout en le dépassant. », Émile Durkheim, *Jugements de valeur et jugements de réalité*. « Revue de Métaphysique et de Morale », 3 juillet 1911. Édition électronique: Classiques des sciences sociales.

<sup>9</sup> <http://www.benayoun.com/projetwords.php?id=54>

Quant à la vérité elle désigne ce qui est, ce qui est accepté comme étant vrai par un consensus général. Ce qui permettra à Louis Rougier, d'affirmer *a contrario* qu'« on peut admettre qu'entre les vérités philosophiques et les vérités théologiques, il ne peut avoir ni entr'aide ni conflit, parce qu'il n'y a aucun point de contact »<sup>10</sup>.

En effet, la conformité d'une idée avec son objet - à propos des discussions philosophiques - démontrent « (...) qu'elles sont absolument vaines. On ne peut rien contrôler, rien vérifier. La vérité, qu'est-ce que cela veut dire ? »<sup>11</sup>

La vérité est-ce la qualité par laquelle les choses apparaissent telles qu'elles paraissent à travers le prisme de la perception ? Une opinion conforme à ce qui est, par opposition à l'erreur ? Un principe certain ? Un sens qui se rattacherait à l'idée de chose ? Cette chose, cette réalité peut-elle être conçue comme entièrement phénoménale, comme immanente à la représentation ?

Emile Meyerson demeure sans illusion dans la tentative de définition de la réalité scientifique dans la mesure où « le savant...a créé en détruisant la réalité du sens commun ; et ce n'est qu'au profit de la réalité nouvelle qu'il a aboli l'ancienne »<sup>12</sup>. Cette réalité phénoménale, *stricto sensu*, unit donc le sens d'actualité à celui de valeur logique et d'efficacité. C'est en ce sens que les pragmatistes ont admis que la réalité se construit, qu'elle est fonction du sens commun, de la technique, de la science, de la philosophie, et de la valeur performative du langage. Celle-ci a été mise en évidence avec force par la publication posthume de *Quand dire, c'est faire* de Jean-Louis Austin. Les énoncés auxquels celui-ci s'est intéressé en tout premier lieu, sont les énoncés dits « performatifs ». Un énoncé performatif, par le seul fait de son énonciation, permet d'accomplir l'action concernée. Il suffit à un président de séance de dire, « je déclare la séance ouverte » pour que l'action s'effectue. L'énoncé performatif s'oppose à l'énoncé constatif qui décrit une action dont l'exécution est, par ailleurs, indépendante de l'énonciation : dire « je ferme la porte » ne réalise pas, *ipso facto*, la fermeture de la porte, mais décrit une action. L'énoncé performatif est donc à la fois une réalité linguistique et un acte de réalité.

Cependant, dans le domaine de la connaissance, Jules Payot affirmait que « (la) science n'empêche point (l')ignorance de la réalité d'être absolue (...). Langage symbolique, admirable système de signes, plus la science progresse, plus elle s'éloigne de la réalité pour s'enfoncer dans l'abstraction absolue. »<sup>13</sup>

Les concepts « réalité » et « vérité » ont produit dans l'histoire de la philosophie des débats récurrents, qui agitaient déjà l'historiographie des mythes grecs et la symbolique qui suivra. En grec, la vérité se dit *Aletheia*, mot composé du privatif « a », et de « Léthé » qui désigne le nom du fleuve de l'oubli, celui qui mène à l'Érèbe, l'enfer, le « souterrain du royaume des morts ». Les âmes y sont retenues comme des ombres sans force ni sentiment, pure présence d'un passé à jamais aboli, mais qui peuvent reprendre vie quand on les évoque. Le terme « vérité » signifie donc « absence d'oubli ». Plus tard, au Moyen Âge, le symbole de la vérité absolue est figuré par une Licorne. En ancien français le mot « ly » signifie « loi ». La vérité absolue est alors due à l'application de la Justice, l'épée de justice étant le « ly cornu », mot

---

<sup>10</sup> Louis Rougier, *Histoire d'une faillite philosophique : la Scolastique*, 1925, éd. 1966, p.156

<sup>11</sup> *ib. Supra.*

<sup>12</sup> *Identité et Réalité*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Рипол Классик, 1926, p. 347

<sup>13</sup> *La Croyance, sa nature, son mécanisme, son éducation* ; Paris, 1896, F. Alcan in *Revue des Deux Mondes* - 1896 - tome 137.djvu/886

qui désigne également le sceptre et la corne. Pascal procède en quelque sorte à une synthèse de ces influences lorsqu'il voit dans l'étude de la vérité « *trois principaux objets (...) : l'un, de la découvrir quand on la cherche... L'autre, de la démontrer, quand on la possède... Le dernier, de la discerner d'avec le faux. Quand on l'examine.* »<sup>14</sup>

Que la « proclamation de vérité » soit un acte verbal performatif, c'est ce qui ressort également de témoignages dont Georges Dumézil a donné un résumé en conclusion de *Servius et la Fortune*<sup>15</sup>. En effet, il constate de nombreuses variations dans le langage « *orienté tantôt vers le serment (aussi vrai que...), tantôt vers l'ordalie (s'il est vrai que...), tantôt vers la preuve prélogique (puisque'il est vrai que...), tantôt vers l'action (puisque je possède telle vérité...)* ». C'est donc que le concept de vérité est très tôt apparu comme une arme verbale très efficace, un germe de puissance prolifique, « *un des plus solides fondements pour les institutions* ».

La réalité n'est pas étrangère à la construction de la vérité. Mais si pour le réalisme, la réalité est donnée et la proposition est une représentation ou une copie de la réalité qui est vraie si elle est fidèle à son modèle, cette conception soulève deux difficultés.

D'abord, la première, mise en évidence par Kant, établit que pour que la réalité soit « donnée », il faut qu'elle apparaisse au sujet. Mais si la réalité apparaît au sujet, il ne s'agit que d'une représentation de la réalité. Seules les représentations de la réalité peuvent se comparer entre elles. La réalité, écrit Kant, est comparable à un témoin supposé fiable convoqué devant un tribunal, sans avoir été vu au préalable et sans que le témoin puisse témoigner en personne.

La seconde difficulté a été formulée par Frege au début du XXe siècle. Pour celui-ci, il ne faut comparer que ce qui est comparable. En effet, quand bien même nous aurions accès à la réalité telle qu'elle est, comment comparer deux éléments aussi hétérogènes que les représentations et la réalité ?

Pour le réalisme critique, la réalité n'est pas donnée. La vérité et la réalité se construisent dans un rapport dialectique. Ce qui est tenu pour réel à un moment donné dépend en partie des croyances collectives du moment. « Vérité » et « réalité » sont deux facteurs de la connaissance produits par leur composition. Mais la dynamique créée n'est pas seulement la résultante de la composition des facteurs, celle-ci influe en retour sur les facteurs eux-mêmes, qui, en se modifiant, transforment à nouveau leur produit. La démarche expérimentale est un exemple de cette dynamique. L'état de la connaissance ou invention du produit permet de mettre en place les conditions de la vérification expérimentale avec les deux facteurs, vérité et réalité de l'état de la connaissance, qui engendrent le nouveau produit.

Dans cette perspective, la vérité n'est pas indépendante de la vérification qui sert à l'établir ni d'ailleurs de l'opérateur. Quant à la réalité, elle n'est pas indépendante de la réalisation, c'est-à-dire de la démarche qui vise à la construire. Il n'y a donc pas de vérité absolue, ni de réalité première. La vérité est une approximation, par « rectifications » successives, d'une réalité qui se construit progressivement.

Cette conception dialectique de la correspondance vérité/réalité aboutit à un relativisme objectif qui élimine tout scepticisme et tout dogmatisme. Pour Bachelard, « *il n'y a pas de vérité première, il n'y a que des erreurs premières* »<sup>16</sup>. Il ne peut en effet exister de vérité absolue. Toute connaissance est une rectification de nos erreurs et une approximation de la

---

<sup>14</sup> « De l'Esprit Géométrique », Œuvres, t. III, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 390

<sup>15</sup> *Servius et la fortune*, Collection Les mythes romains, Gallimard, 1943

<sup>16</sup> *Le matérialisme rationnel*, PUF, Quadrige, 2004, p. 18

vérité ou « vérisimilitude » comme l'écrit Popper en faisant référence à Montaigne, terminologie à laquelle Leibniz a donné un contenu épistémologique<sup>17</sup>.

Ainsi comprise, la théorie de la vérité-correspondance rejoint la théorie pragmatiste de la vérité. Ce serait en définitive l'application de la déduction, à travers une méthode mathématique, qui garantirait l'invariabilité et l'universalité d'un processus. Mais, dans ce contexte, l'observation se comprend à partir de l'expérimentation en laboratoire où les conditions de départ ont un caractère artificiel. Le chercheur isole un phénomène. L'« observation » se comprend comme la sélection d'un aspect considéré par le chercheur comme essentiel et donc apte à définir la réalité. La vérité devient alors absolue.

Depuis Platon, la négation de la vie hante la philosophie. D'ailleurs, contre Platon, qui jugeait l'imitation en art superflue et dangereuse, Hegel revalorise les apparences. Les apparences, dans l'art, ne sont pas une plate répétition de la réalité<sup>18</sup>. Elles en constituent plutôt une transfiguration qui révèle l'essence des choses. Il faut, dit Nietzsche, libérer l'affirmation de la Vie.

L'interprétation du savoir en général, correspond à une compréhension traditionnelle de la vérité comme *adaequatio*, à partir de laquelle, certes, l'homme a jugé et mesuré son savoir pendant des siècles, et que la Modernité a conduit jusqu'à l'extrême. Si le chemin de la philosophie a commencé avec la question sur la vérité du monde et de l'être, celui-ci suppose toujours l'existence d'objectivités données, soit dans le sujet même, soit au-dehors de lui, ou encore dans les deux. En tout cas, il semblerait que cette situation soit le nécessaire *a priori* d'une sorte de réalité structurelle, complète et absolue, à laquelle l'observateur doit s'adapter à travers l'activité intellectuelle en l'acceptant comme modèle.

Le réalisme fondait cette adéquation sur un premier sens, ontologique, de vérité, celle de l'être, qui s'identifiait avec la définition de l'essence à laquelle devait s'assimiler, selon Thomas d'Aquin, le sujet. Cette vérité ontologique était justement, le fond même, le noyau explicatif de la réalité. La Modernité a modifié le modèle du vrai, mais pas la manière de penser. Pour Nietzsche, « nous croyons savoir quelque chose des choses elles-mêmes quand nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, et nous ne possédons cependant rien que des métaphores des choses. »<sup>19</sup>

L'idée du réel antérieure à Nietzsche considérait la réalité comme « déjà faite », donc la vérité devait être considérée comme une donnée, l'histoire et la science comme son développement. La connaissance consistait alors à en assumer l'être, comme une conséquence de sa découverte. C'est pour ces raisons qu'il y a, selon Aristote, deux genres de vertus : la dianoétique et l'éthique. La première prend son origine et se développe grâce à l'enseignement. La deuxième est une habitude, un *ethos*, et relève de la volonté. Dans ce cadre, l'action s'explique comme une réussite, tandis que la connaissance concerne l'adaptation du sujet à une réalité qui, dans un sens ontologique, lui est imposée. Il est vrai que même Thomas d'Aquin expliquait cette relation entre la chose et l'intellect au-delà d'une

---

<sup>17</sup> Si le mot apparaît au XVI<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Montaigne notamment, c'est Leibniz qui dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* donne à ce terme un contenu épistémologique, afin de définir l'écart séparant les raisons démonstratives certaines des propositions simplement vraisemblables

<sup>18</sup> *Leçons sur l'esthétique* (notes de cours prises entre 1818 et 1829, publiées en 1835), trad. Bénard, in *Esthétique*, choix de C. Khodoss, P.U.F., 1954, pp. 8-9.

<sup>19</sup> *Le livre du philosophe*, Flammarion, traduction A.K. Marietti, Paris, 1969, Aubier-Montaigne, p.179



simple identité ou d'une copie tout court, dans la mesure où il percevait le jugement comme « lieu de la vérité ». Mais toute la gnoséologie, et presque toute la philosophie au long de l'histoire, s'est développée à partir de l'interprétation de deux mondes finis - intellect et réalité - qui s'adaptent l'un à l'autre, ayant comme point de départ la séparation aristotélicienne entre la connaissance intellectuelle et la praxis.

La Modernité, surtout après Kant, a proposé de transformer l'action, en « action scientifique ». Soit la justification et l'explication de l'action à partir d'un seul élément fondamental, universel et d'une objectivité absolue. Avec Nietzsche s'ouvre le champ théorique de la « postmodernité ». La division entre la théorie et la praxis devient questionnable. La science et la philosophie s'approchent de l'art, donc de la connaissance de la vie. L'ambition de la science d'atteindre un savoir absolu *via* le rôle donné aux mathématiques, n'est pour le philosophe qu'une démarche parmi d'autres pour approcher la connaissance.

L'idée nietzschéenne du savoir, conduit au nécessaire dépassement de l'objectivité scientifique, en approchant la science de l'art, de la vie et de la créativité. L'axiome universel et objectif n'est plus le seul point de départ pour la connaissance de la réalité, il est remplacé par l'individu. Pour Nietzsche, comme pour Kierkegaard, c'est l'exception qui sera la mesure de l'homme. L'homme exceptionnel n'est pas celui qui atteint une connaissance des lois universelles, mais celui qui possède une vision personnelle des valeurs et de la réalité.

« *J'attends* » écrit Nietzsche « *qu'un philosophe-médecin de la civilisation (...) [soit] capable de dire : jusqu'à nos jours, toute l'activité philosophique ne s'occupait pas du tout de la vérité, mais d'autre chose, qu'on pourrait appeler : santé, futur, croître, pouvoir, vie...* »<sup>20</sup> .

Donc la « vérité » serait une manière de vivre et de penser plutôt qu'un modèle théorique calqué sur la réalité. Dans ce contexte, l'affirmation hégélienne qui énonce que la vérité ne se trouve que dans la totalité, perd son sens. L'obsession de la totalité définissait une manière de penser, mais pour Nietzsche, c'est au contraire dans l'inachevé que se trouve la grandeur et beauté de l'esprit, car dans l'art comme dans la science l'important n'est pas le résultat objectif, mais l'activité elle-même.

Il n'y a donc aucun « fond » où l'on puisse trouver la vérité. Comme le dit Wolfgang Pauli<sup>21</sup> ce sont des données qui agissent comme témoins de la matière et de l'énergie au sens physique. Popper affirme aussi que la base empirique de la science n'a rien d'absolu, il n'y a aucun fondement naturel qui soit donné. La vérité n'est que la vie qui se projette dans le futur, et le présent n'a un sens que s'il est capable de « composer » un futur. Comme le disait Heidegger, l'essence de la vérité, c'est la liberté.

Umberto Eco dans *L'oeuvre ouverte*<sup>22</sup>, affirme que toute forme artistique peut être comprise comme métaphore épistémologique de la connaissance scientifique, à chaque époque la manière de l'art de structurer les formes n'est qu'un reflet du point de vue de la science, ou peut-être plus simplement de la culture de l'époque. L'expérience ne peut jamais épuiser l'objet ni le connaître, car entre l'objet et le sujet s'établit une influence réciproque, cette réalité ne peut pas être réduite à un nombre fini, étant donné qu'elle dépend du sujet qui se transforme sans cesse.

---

<sup>20</sup> *Humain trop humain*, Livre II, Œuvres complètes, Paris, Gallimard, 1971

<sup>21</sup> Charles P. Enz, *No time to be brief - A scientific biography of Wolfgang Pauli*, Oxford university press, 2002

<sup>22</sup> *L'oeuvre ouverte*, Ed. du Seuil, 2015

Paul Jorion dans *Comment la vérité et la réalité furent inventées*<sup>23</sup> démontre que les notions de « vérité » et de « réalité » sont apparues à des moments précis de l'histoire de la culture occidentale.

La « vérité » est née dans la Grèce du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, et la « réalité » objective, dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle, mais l'une découle de l'autre. À partir du moment où s'impose l'idée d'une vérité, sous l'influence de Platon et d'Aristote, dire la vérité revient à décrire la réalité. Selon Paul Jorion, cette dernière résulte, sous sa forme moderne, d'un coup de force opéré à la Renaissance par les turcs et leur science astronomique naissante. Ce coup de force supposait l'assimilation de deux univers : le monde tel qu'il est en soi et celui des objets mathématiques. Il en résulta une confusion entre les deux, dont la science contemporaine est l'héritière.

L'époque contemporaine serait ainsi celle des rendements décroissants de ces « inventions » jadis fructueuses. Ceux-ci se vérifieraient dans le domaine de la science économique.

Bien que la plupart des représentations du monde, philosophiques, scientifiques, sociales, idéologiques ou individuelles, soient très différentes les unes des autres, elles ont cependant un point commun. C'est l'hypothèse de base qu'une réalité existe, et que certaines théories, idéologies ou convictions personnelles la reflètent, lui correspondent, plus justement que d'autres<sup>24</sup>.

D'Aristote à Descartes et jusque dans un passé proche, les constructions scientifiques et sociales de la réalité ont été fondées sur les conceptions d'un espace à trois dimensions et d'un temps défini par une progression continue et linéaire. Le paradigme de causalité linéaire est à la base des concepts occidentaux de responsabilité, de justice, de vérité objective, et des notions de vrai et de faux.

Selon Paul Watzlawick<sup>25</sup>, il n'existe pas de réalité absolue, mais seulement des conceptions subjectives et diverses de la réalité qui produisent une « réalité de la réalité. » Penser que la réalité est une entité stable est un leurre dangereux, surtout quand la définition de la réalité est imposée. La réalité est donc forcément subjective, et la vérité n'est qu'une modalité de cette subjectivité fondamentale. Cette réalité manifeste une vérité qui lui donne provisoirement tout son sens, mais elle ne peut prétendre se confondre avec elle.

---

<sup>23</sup> *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, Collection Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard, 2009

<sup>24</sup> Claude Hespel, *L'Invisible, cet inconnu*, Collection Classique, Editions Edilivre, 2015

<sup>25</sup> *Réalité de la réalité*, Points Essais, 1984